

Pratiques de la médiation dans le secteur informel à Dakar

Abdou Salam Fall et Alioune Mboup



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/apad/1491>
DOI : 10.4000/apad.1491
ISSN : 1950-6929

Éditeur

LIT Verlag

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1995

Référence électronique

Abdou Salam Fall et Alioune Mboup, « Pratiques de la médiation dans le secteur informel à Dakar », *Bulletin de l'APAD* [En ligne], 9 | 1995, mis en ligne le 26 juillet 2007, consulté le 08 septembre 2020.
URL : <http://journals.openedition.org/apad/1491> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/apad.1491>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

Bulletin de l'APAD

Pratiques de la médiation dans le secteur informel à Dakar

Abdou Salam Fall et Alioune Mboup

- 1 Les réseaux sociaux et le secteur économique non enregistré ont ceci de commun qu'ils tiennent leur efficacité de leur informalité. Le caractère informel de leur dynamique est même un trait majeur de leur identité propre. Or, tous les deux sont importants dans l'analyse des mécanismes de construction sociale en général et des stratégies de survie et d'insertion urbaine en particulier.
- 2 L'enquête *IFAN/ORSTOM* (1989) révèle que d'une génération à une autre, un cinquième des premiers emplois obtenus à Dakar se trouve dans l'emploi indépendant (Bocquier, 1992). Dijk (1986) estime que 50% de la population active à Dakar travaille dans le secteur informel. Nous avons pris le secteur informel dans le sens large du terme à l'image de Pénouil et Lachaud (1985) selon qui « les activités informelles regroupent un ensemble d'activités de production, de services et de commerce réalisées à petite échelle avec un salariat limité et un capital relativement faible ».
- 3 Il est utile de noter que la mobilisation du capital social apparaît comme la ressource majeure pour l'acteur urbain préoccupé par l'accès à l'emploi, au logement et aux moyens d'ascension sociale en général (Fall, 1994). Les réseaux sociaux sont des instruments de satisfaction des besoins spécifiques quand les institutions sociales se révèlent impuissantes. Ainsi leur apparition est la conséquence de dysfonctionnements des formations sociales dans une société en transition. Ils sont donc des rapports sociaux activés c'est-à-dire des relais informels et construits.
- 4 Ce trait commun entre secteur informel et réseaux sociaux induit donc une relation que nous allons tenter d'explorer en analysant comment l'informel se met au service de l'informel. Pour cela, nous nous sommes intéressés aux pratiques de médiation dans le secteur informel à Dakar. Les récits de vie recueillis auprès d'artisans (menuisiers, mécaniciens, tailleurs, couturières, commerçants) nous permettent de dégager des pistes de réflexions. Il s'agit d'identifier l'intervention d'un intercesseur dans différentes étapes : apprentissage, création d'entreprise, constitution de clientèle,

approvisionnement en matière d'œuvre. Le type de recours est un indicateur de la manière dont se structure le travail indépendant.

- 5 Dans ce travail, complémentaire à l'étude IFAN/ORSTOM sur l'insertion urbaine (Antoine et al. 1992), nous faisons l'analyse de discours racontés sous la forme de récits de vie par une cinquantaine d'artisans interrogés selon le principe du choix raisonné en collaboration avec nos étudiants en février et mars 1994 dans le cadre d'études de cas des mécanismes de recours à des réseaux sociaux pour l'accès à l'emploi à Dakar. Il s'enrichit de la description d'un des lieux les plus représentatifs du secteur informel à Dakar, le Pakku Lambaay (Mboup, 1992).

Recours à un tiers au moment de l'apprentissage

- 6 Généralement, les apprentis se recrutent dans le cercle de personnes connues du maître-artisan. Il est rare que l'apprenti se présente sans intermédiaire à un patron pour solliciter son encadrement. L'apprentissage a une double fonction sociale : d'une part, faire connaître un métier, et d'autre part, former le caractère de l'apprenti, c'est-à-dire prendre en charge son éducation. L'ambiguïté de la relation maître-apprenti est liée au fait que cette prise en charge s'inscrit dans l'optique de rééducation. Le rôle de contrôle social du maître est donc important.
- 7 Les procédures sont naturellement informelles. La zone d'incertitude gérée par le maître artisan est donc grande notamment en ce qui concerne la responsabilisation et la progression dans le métier.
- 8 Pour l'apprentissage, les parents tiennent compte des préférences de leur protégé au moment du choix du métier d'artisan. C'est l'une des premières étapes où les parents se mettent à négocier avec leurs enfants afin de s'assurer de leur engagement. Cette attitude inhabituelle est à analyser car elle rompt en partie ou circonstanciellement la distance sociale qui éloigne les ascendants de leurs dépendants.
- 9 Les métiers sont accessibles aux jeunes qui désirent se former. Cependant, la saturation de nombreuses filières explique les difficultés que de plus en plus de jeunes ont pour être acceptés comme apprenti. La recommandation deviendra encore plus nécessaire.

« Je m'appelle M.F. Je suis fils d'un ancien ouvrier. Je suis Peul. J'ai deux femmes et 6 enfants. Quand j'étais plus jeune, j'ai été confié à ma grande mère à la suite du décès de ma mère, puis à ma tante pour les mêmes raisons. Ma tante était particulièrement sévère avec moi. Après que je fus renvoyé de l'école, elle décida de m'amener chez un couturier. Ce dernier n'avait pas une clientèle importante. J'ai été donc obligé de le quitter et de tenter de me faire accepter chez un autre couturier. On se trouve que celui qui sera plus tard mon patron refusa dans un premier temps de me prendre prétextant qu'il avait beaucoup d'apprentis et que je devais attendre le départ de quelques uns. J'ai ainsi été amené à chômer deux ans. Par la suite, je suis allé contacter un ami intime à mon père et c'est grâce à son soutien que je fus accepté comme apprenti. J'ai mis trois ans avec ce patron avant d'avoir accès aux machines à coudre, je passais le temps à faire d'autres tâches au sein de l'atelier y compris servir de messenger entre le patron et ses fiancées ».

M.D., 27 ans, célibataire, de père mécanicien généraliste. « J'ai appris l'électricité automobile dans le garage même où je travaille actuellement. J'avais été recommandé par mon père auprès de mon patron qui est son ami. D'ailleurs tous les apprentis sont recrutés ici sur recommandation d'une personne plus ou moins proche du chef de garage ou des clients. La durée de l'apprentissage varie entre quatre à cinq ans ».

D. G., 26 ans, célibataire est d'origine Jaxanke de Casamance. Il est d'une famille de forgeron. Il est actuellement tailleur. Comme son premier maître, celui qu'il a rejoint est un ami de son frère.

M. G., Menuisier métallique : « Lorsque pour la première fois, je fréquentais l'atelier, je devais avoir 8 à 9 ans. Mon père y travaillait avec ses apprentis mais je n'aimais pas le métier. Je voulais être commerçant à Sandaga où mon cousin possédait un grand magasin. Les jours de congé, je trouvais des excuses pour éviter de me rendre à l'atelier avec mon père qui voulait que je passe mes heures libres avec lui pour m'initier au métier de soudeur. Après mes études primaires qui se sont soldées par un échec, mon père profita de cette opportunité pour m'obliger à fréquenter assidûment l'atelier. Je commençais à effectuer de petits travaux. Par exemple, je fabriquais de petits fourneaux que je vendais après le travail dans le voisinage. A dix huit ans déjà, mon père commença à me responsabiliser, je faisais la plupart du travail à sa place. Il se mettait à me surveiller, car il commençait à prendre de l'âge. Depuis maintenant huit ans, mon père reste à la maison. J'ai tenté en vain une installation en Gambie. J'ai décidé par la suite de reprendre l'atelier de mon père qu'une tempête avait ravagé ».

Agé de 34 ans, Pape Amadou D. est un commerçant au marché Sandaga. Issu d'une famille de commerçants, il est né à Silmaxe. Tout petit, Pape rêvait de devenir un grand commerçant. Après avoir terminé ses études coraniques, son père l'envoya chez son oncle commerçant pour son initiation à ce métier. Après deux ans de formation chez son oncle, son père l'envoya ensuite chez son cousin pour un an, puis dans son propre magasin pour trois ans. Satisfait de la façon dont le fils gérait le magasin, son père le lui céda volontiers tout en envisageant d'en ouvrir un autre. Pape parvint à ouvrir un autre magasin qui lui est propre et confia le premier magasin à son beau frère. Il a trois apprentis, le premier est son propre frère et les deux autres des amis de son frère. Quant à ce qui concerne son approvisionnement, son père est son principal fournisseur puisqu'il pan souvent aux Etats-Unis ou ailleurs en Europe pour ravitailler bon nombre de commerçants de la place. Puisque ça marchait de mieux en mieux, il tenta d'ouvrir un autre magasin où il a détaché un de ses apprentis, en particulier son frère. Cependant, il changea de produits de vente. Au lieu de continuer avec des appareils électro ménagers, il s'est lancé vers les produits cosmétiques. Ainsi Pape supervise actuellement deux magasins qui marchent bien. Avec un de ses amis qui travaille dans le formel, ils investissent à deux pour un grand poulailler au niveau de Keur-Massar. Ainsi, après dix ans d'expérience, Pape est devenu un grand commerçant de la place.

- 10 Ces profils et témoignages, quoique sommaires, permettent de faire quelques constats. Comme le souligne Penouil (1992), le système d'apprentissage est essentiellement reproductif. La transmission de patrimoine de père en fils reste un mode de perpétuation de certains métiers même si force est de reconnaître que l'intéressement des jeunes aux métiers ne respecte plus les critères d'appartenance à des groupes statutaires d'origine.
- 11 Ceux qui héritent d'un métier trouvent un terrain mieux préparé grâce à la pratique de transmission de patrimoine (cas de Pape Amadou D.) et quelquefois une légitimation sociale de leur statut. Il est curieux de noter que cette transmission de patrimoine se réalise même dans l'emploi salarié, privé comme public. L'influence de l'artisanat demeure attestée par le transfert de pratiques de continuité dans deux secteurs de traditions professionnelles différentes. En effet, il est devenu courant de voir un ouvrier, à la veille de sa retraite, convaincre son patron de recruter son fils pour le placer au même poste afin d'assurer la perpétuation de l'emploi au sein de la famille indigente et dépendante de ce salaire.
- 12 Le commerce concurrence fortement les métiers artisanaux. Le cas de M.G. montre que, même lorsqu'il s'agit de transmission de métier de père en fils, l'attrait du commerce au détriment d'autres métiers est réel. C'est le triomphe des gains immédiats et du succès rapide et visible.

- 13 Les médiateurs sont mobilisés dans la parenté et les cercles d'amitié. Les clients des artisans sont indiqués comme des intercesseurs possibles pour faire accéder à un métier par un apprentissage dont la durée, plus longue que les quatre à cinq ans évoqués plus haut, rend compte d'une rationalité fondée sur l'informalité. L'accès à l'apprentissage est de plus en plus difficile pour les jeunes et dépend de la recommandation d'un tiers ainsi que le montrent les récits de M.F., M.D., D.G. etc. L'occupation des apprentis à des tâches secondaires prolonge inutilement le temps d'apprentissage. L'insuffisance de machines et autres instruments de travail pour occuper tous les apprentis est aussi un handicap certain pour la préparation à l'exercice du métier d'artisan (récit de M.F). Le statut d'aide familial convient le mieux à nombre d'apprentis. La formation n'est pas planifiée de façon explicite. L'apprenti est mis à l'épreuve.
- 14 Même dans le commerce, l'apprentissage est ritualisé et se fait auprès de personnes autres que le père pour s'assurer une bonne appropriation du métier, gage de la réussite dans un environnement marqué par un marché restreint. Comme pour le cas de M. Faye, le maître-artisan en général ne rétribue pas ses apprentis. En revanche, il propose au bout d'un certain nombre d'années de préparation, aux plus méritants de ses protégés de s'installer à leur propre compte. Cette opération est conçue à l'avance et est matérialisée par l'offre de la part du patron de machine et instruments de travail pouvant faciliter de façon décisive l'installation. Dans le cas de M. Faye, sa famille s'approprie le métier de tailleur. Les relations à distance avec le village d'origine sont réalisées par le moyen des investissements dans d'autres activités comme le maraîchage ou le transport en commun. Cette diversification des moyens de production (récit de M. Faye etc.) ou des types de produits vendus (récit de Pape Amadou D.) apparaît comme une stratégie de gestion du risque. Dans le cas de M. Faye, le modèle de réussite est influencé par les valeurs rurales, c'est la communauté villageoise qui consacre son succès.
- 15 L'installation à compte propre se réalise selon le même mécanisme consistant à coopter des apprentis au sein de la famille, les faire travailler intensément sans rien promettre et sans rétribution, ni régulière, ni officielle, et enfin, leur accorder les moyens de leur autonomie, tout en recrutant à nouveau d'autres aides familiaux.
- 16 Seulement, pour un travailleur indépendant le procédé le plus courant pour s'établir à son compte propre, c'est l'affranchissement décidé unilatéralement vis-à-vis du maître-artisan en mobilisant une partie de la clientèle fidélisée au moment de l'apprentissage. Une telle décision reflète une volonté de démontrer la maîtrise de son métier, maîtrise que l'on ne saurait exprimer totalement sous l'ombre d'un patron, l'apprentissage n'ayant que trop duré.
- 17 Le secteur informel apparaît comme un exutoire des échecs scolaires. Il a donc une double fonction de régulation sociale : il occupe une partie des victimes de la sélection scolaire à qui, faut-il le rappeler, aucun autre dispositif d'accueil n'est réservé ; le maître artisan se voit transférer par les familles un rôle d'éducateur concomitamment à son statut de formateur professionnel. On ne discutera pas ici de son état de préparation à cette fonction d'éducateur qui fonctionne implicitement comme allant de soi, mais on peut dire que dans la plupart des cas, il exerce un contrôle social sur l'apprenti, allant quelquefois jusqu'à créer une véritable crainte chez celui-ci : « Quand, après le travail, je m'aperçois du risque de rencontrer mon patron dans le quartier, je fais bien attention aux rues que j'emprunte afin d'éviter son interrogatoire le

lendemain au travail ». Les liens entre l'apprenti et le maître-artisan sont avant tout des rapports sociaux avant d'être des relations professionnelles.

Création d'entreprise et médiation

- 18 Une des caractéristiques majeures des performances dans le secteur informel tient au fait, qu'il y a à la fois, une occupation d'un espace libre afin de satisfaire des besoins spécifiques et aussi une construction de l'innovation sociale.
- 19 Un des procédés constants de mise en œuvre de l'innovation consiste à mobiliser dans chacun des tiroirs sociaux les ressources propres et les utiliser pertinemment. La simplicité des mécanismes rend possible la valorisation de ressources paraissant banales notamment le matériel de récupération, le rachat de reste de matériel, le stockage et la revente d'équipement etc. L'analyse des opportunités est immédiate, l'accumulation est progressive et s'inscrit dans un temps long, la main d'œuvre est mobilisée selon une grille informelle, les multiples appartenances à des groupes sociaux sont mises à profit. Mais, dès qu'une innovation fait ses preuves, on assiste à sa reprise généralisée entraînant, quelque fois, une saturation.
- 20 Les modes d'accès au capital constitutif des micro-entreprises sont variables. On constate pour l'essentiel que le recours à un tiers est le modèle dominant. Dans plusieurs cas, il apparaît que les médiateurs sont mis à contribution pour compléter les moyens financiers, servir de caution pour l'accès à un crédit, céder un patrimoine, accueillir momentanément dans un atelier ou autres lieux de travail, accompagner ou appuyer techniquement une démarche qu'on a suggérée. La solidarité des groupes d'appartenance est requise selon des formes multiples. Comme dans le récit de Pape Amadou D., l'approvisionnement en marchandise auprès de son père et le placement de son beau-frère dans son premier magasin montrent que les liens familiaux sont mis à profit en faveur d'une diversification des activités professionnelles commerciales. Ces liens présentent l'avantage d'une relation de confiance allant de soi en raison du contrôle social du groupe familial. C'est aussi le cas de B. D. Le fait de s'associer à un ami pour gérer un champ dans la périphérie de Dakar montre que d'autres liens sont convoqués (l'amitié) dans des activités d'investissements productifs.
- 21 La parenté est l'un des principaux registres sociaux mobilisés. Mais on peut la considérer comme le lien solidaire le plus visible. Plus particulièrement, le contexte de crise met en vedette les liens verticaux : l'intermédiaire est un ascendant, un ex patron, un ami des grands frères, un aîné, un époux.

M.B., 25 ans, marié, père de deux enfants, menuisier : « Pour l'argent, dit-il, ma mère, vendeuse, en a parlé à leur cheftaine de tontine qui, en présence du chef de quartier, me prêta 500 000 FCFA ».

A. D., 27 ans, originaire du Fuuta (pays Pulaar), marchand ambulancier « bitigu mbag » : « Je suis venu à Dakar à l'âge de 13 ans. J'ai été accueilli par un groupe de frères. Un d'entre eux venait de quitter pour aller à Abidjan, et je fus son remplaçant. Le plus âgé du groupe, premier à s'établir à Dakar, était chargé de coordonner les activités économiques et sociales du groupe. C'est lui qui me remit de l'argent de la caisse d'entraide sous la forme de prêt. Mes premiers jours, je parcourus à ses côtés les quartiers pour m'initier au marchandage et pour connaître les clients ».

B. S., menuisier : « Mon premier matériel, je l'ai eu de mon oncle maternel ».

M.D., né en 1956 au Saalum en pays wolof, de parents agriculteurs. Il est marié, deux femmes et 7 enfants : « Depuis que j'ai quitté le village en 1984 avec toute ma famille, dit-il, j'ai ouvert une boutique d'abord à Thiaroye avant de venir m'installer à Grand-Yoff, dans ma propre maison. Ceci a été possible surtout avec l'aide d'un de

mes oncles qui est un grand commerçant à Sandaga. C'est en effet lui qui dès mon arrivée à Dakar m'a prêté de l'argent et m'a appris nombre de secrets dans mon métier. Mes épouses m'aident surtout durant la journée, tandis que mes enfants prennent le relai durant le week-end à cause de leurs études ».

S. D., 29 ans est couturière. Après l'échec à l'examen de fin de cycle secondaire, elle décide d'apprendre la couture. Après une formation dans une institution privée, elle s'installe dans la maison paternelle, aux HLM où les voisins lui confiaient du travail. A la suite de son mariage, elle a bénéficié du soutien financier de son mari pour installer un atelier non loin du marché dans le quartier HLM. Le choix de ce quartier n'est pas fortuit car c'est là où elle a grandi et où auparavant elle avait conquis une clientèle.

- 22 Pour mobiliser des ressources nécessaires aux petites entreprises informelles artisanales, l'associatif dans le voisinage est un recours éventuel. Dans de telles situations, le rôle de médiation de la responsable de tontine demeure important. Notons aussi que la caution du chef de quartier rend possible la pratique souterraine consistant à mobiliser les ressources d'une tontine pour soutenir l'artisan promoteur d'unité de production à l'insu des membres du groupement d'épargne/crédit rotatif (tontine). Ces caisses d'entraide (récit de M.B., de A.D.) fonctionnent comme des sortes de banques populaires où les prêts se font de gré à gré et sans intérêt. Elles permettent d'avoir les moyens de démarrer des activités d'investissement en l'absence d'un système bancaire intéressé à soutenir les initiatives de personnes ne présentant pas de garantie autre que morale. Elles sont bâties à partir de la solidarité de petits groupes. La mobilisation de la petite épargne familiale se fait sous des formes diverses. Le changement de statut matrimonial peut faciliter l'accès à des moyens d'investissement ou favoriser la création d'unité de production. Généralement, le type d'activité est précaire. Tout se joue en fonction du sens de la débrouille et des opportunités.
- 23 Pour s'installer, les artisans ne s'éloignent pas de leur cadre social habituel afin de tirer profit des avantages de leur communauté d'appartenance (quartier où ils ont vécu dans le cas de S.D.).
- 24 Le secteur informel trouve également son origine dans ce processus d'africanisation de la ville désormais investie par les migrants que la crise chronique de l'agriculture oblige à une reconversion dans l'urbain. L'informel, c'est cette pluralité d'occupations immédiatement rentables. Les gains sont quelques fois faibles. On joue alors sur une persévérante accumulation car plusieurs relais sociaux sont mobilisés pour rendre efficient ce secteur d'activités. C'est une économie de survie qui se développe, occupant un nombre impressionnant de personnes et de ménages.

La verticalité du type de recours dans le secteur informel

- 25 Dans un travail précédent (Bocquier & Fall, 1995), nous avons fait l'hypothèse d'un passage d'une logique horizontale à une logique verticale dans le cadre de l'accès au travail indépendant. Outre la transmission de patrimoine dont il est encore fait cas ici, l'accent est mis sur l'institutionnalisation de certains réseaux notamment les cercles religieux confrériques. Ce faisant, de tels relais sociaux deviennent moins flexibles du fait de leur hiérarchisation. Cette perte d'informalité est un frein à leur accessibilité. Du coup, les liens avec les pairs ne sont que peu revisités ; la dépendance vis-à-vis des aînés se développe dans un secteur où la dynamique était à l'autonomie et à l'association avec des personnes avec lesquelles on s'assimile : condisciples, collatéraux, migrants de même génération etc.

- 26 La description du Pakku Lambaay est une illustration de la hiérarchisation constatée. Le Pakku Lambaay est un parc de dépôt et de stockage de marchandises diverses, de matériaux neufs et de récupération. Le parc ou Pak en wolof est défini comme un emplacement de stockage à l'air libre de matériaux de tout genre. Dans le cas d'espèce, ce lieu occasionne une vie communautaire et un système de valeurs partagées entre des individus liés les uns les autres par des sentiments de solidarité réciproques. Il est situé sur l'avenue Lamine Guèye, entre le quartier Plateau et la zone environnante du grand marché Sandaga. Comme son nom l'indique, il abrite des commerçants originaires de la communauté rurale de Lambaay. Tout autour de l'emplacement du parc, on retrouve des quincailleries, des restaurants, des ateliers de menuiserie, des drogueries etc.
- 27 Les premiers ressortissants de Lambaay s'y sont installés avant l'indépendance du pays. C'est en 1952 que les premiers commerçants y restèrent de manière permanente pour vendre des sacs vides, des cordages, des bouteilles récupérées, des rebuts, du matériel de navigation, du bois provenant du port de Dakar.
- 28 Une deuxième génération de migrants de Lambaay installa les mêmes activités plus loin du parc, précisément aux alentours de la grande Mosquée, aux Allées Papa Guèye Fall.
- 29 Une troisième vague de migrants de cette même localité ira à l'assaut de Pikine, la nouvelle ville à la périphérie de Dakar, pour s'établir à l'entrée en proposant le même type de commerce. Ce dernier est appelé Tuuba Lambaay en référence à la fois au nom de la capitale religieuse de la confrérie mouride (fuuba) et à la localité d'origine (Lambaay). La communauté rurale de Lambaay compte beaucoup d'adeptes issus de la confrérie mouride dont le guide spirituel est Cheikh Ahmadou Bamba Mbacké.
- 30 Le Pakku Lambaay est dirigé par un conseil de sages composé de cinq membres choisis selon leur ancienneté et leur expérience. Il a un rôle de contrôle et de régulation sociale. Les notables qui le composent sont chargés de veiller à l'esprit communautaire, à la cohésion, à la fraternité, et la solidarité entre les différents éléments du Pakku Lambaay. S'agissant de sa fonction de régulation sociale, le conseil des sages s'emploie à la répression des comportements pervers, à l'élimination des déviants (délinquants, voleurs, prostituées, etc.). Ils s'occupent également de la gestion des conflits internes entre les commerçants eux-mêmes et des litiges dans les transactions commerciales.
- 31 Comme à l'origine du Pakku Lambaay un des migrants les plus érudits y enseignait le Coran à côté de ses frères commerçants, on retrouve toujours un personnage indépendant du conseil des sages, appelé « magum daara » (c'est-à-dire le plus instruit dans l'enseignement coranique) jouissant d'une grande autorité et chargé de regrouper les participations financières des membres du Pakku Lambaay.
- 32 En prévision des événements familiaux ou religieux, des projets des villages (édification de mosquées, implantation d'infrastructures sanitaires, remise de dons aux marabouts, ou au Xalif général), les commerçants procèdent à un système d'épargne sur leurs revenus. Cette somme est remise au « magum daara » qu'on peut considérer comme le banquier de la structure.
- 33 Ensuite, une autre catégorie est appelée les « Laxaraman » ou « Laxaraan ». C'est un sobriquet attribué aux patrons des différentes unités commerciales du Pakku Lambaay. Ils emploient une main d'œuvre qu'ils rétribuent selon des procédés informels. Ils sont caractérisés par leur sens de la dissimulation de leur avoir. Leur habillement est rustre. Ils sont sobres, tant pour la nourriture, que pour le logement. Ils conservent un style fait de valeurs rurales. Pour cela, on les appelle Kaw-Kaw en référence à leurs

sensibilités et manières paysannes qui rompent avec le style urbain moderne. Ils sont fortement enculturés.

- 34 Le Laxaraman possède un pouvoir économique important, par l'entremise duquel il peut entrer en relation avec les divers partenaires de la place pour l'octroi de leur matériel de vente. Les Laxaraman sont aussi des gens qui ont le sens des affaires. Ils dépensent peu pour gagner gros. Le matériel qu'ils achètent leur revient à des prix hors de concurrence.
- 35 Vient après les « Raluman ». Au niveau du Pakku Lambaay, ce sont eux qui ont en charge le service accueil. L'expression signifie mouchard en quelque sorte. Ils sont généralement jeunes. La moyenne d'âge varie entre 18 et 30 ans. Ils se confondent aux citadins par leur mode d'habillement. On les voit en jean, en pantalon de lin et chaussures à la mode. Ils sont en déphasage par rapport aux valeurs traditionnelles et sont "super-branchés". Les Raluman ne sont pas tous issus du même terroir d'origine. C'est une catégorie sociale qui est marquée par son hétérogénéité. On y rencontre des jeunes ruraux qui, parfois, émigrent temporairement, des chômeurs, des licenciés et « déflatés ».
- 36 Ils ont une commission sur tout achat effectué avec un client qu'ils ont orienté vers tel commerçant. En fait, ils connaissent les prix pratiqués par les commerçants qui les autorisent à négocier avec les clients en prenant soin d'y ajouter le montant de leur commission. C'est donc le client qui les rétribue indirectement pour leur service d'accueil et d'orientation rendu nécessaire par l'absence de balise et l'informalité des activités commerciales et de négoce. Une fois qu'ils mobilisent un gain important, c'est le chemin de l'immigration vers la France, l'Italie, les Etats-Unis, l'Allemagne, etc.
- 37 Une autre catégorie de Raluman est appelée « Yambukat » rappelant le bourdonnement de l'abeille. Il s'agit là des rabatteurs qui secondent les « Raluman » et les aident dans leur fonction d'accueil des clients. Ils ne sont pas habilités par les commerçants à prendre leurs marchandises pour les proposer aux clients mais ils participent à la négociation des prix des articles et cherchent toujours à influencer le client et l'inciter à acheter tel produit vendu par leur protecteur de qui ils attendent des récompenses.
- 38 Si nous avons pris cet exemple, c'est en raison du rôle central du Pakku Lambaay dans le secteur informel à Dakar. Plusieurs sources principales d'approvisionnement des commerçants de cet emplacement sont identifiées. Une partie importante du matériel provient des restes des grands chantiers de l'Etat et des grandes sociétés nationales. Le matériel réformé dans le secteur privé comme dans le secteur public est vendu au Pakku Lambaay.
- 39 Les seconds pourvoyeurs sont les particuliers qui revendent du matériel, des meubles de maison ou de bureau en raison de nouvelles acquisitions. En plus de la classe politique et affairiste, il y a le personnel diplomatique, les assistants techniques. On peut y noter également les objets volés.
- 40 Une autre source d'approvisionnement est constituée de la pratique des « Bukiman », expression qui renvoie à l'hyène pour sa couardise et sa stupidité. Elle désigne la catégorie des fonctionnaires de l'administration sénégalaise (bureaucrates, enseignants, agents de police, de la gendarmerie etc.) qui, pour des raisons sociales, viennent y faire écouler à des prix dérisoires des biens d'équipement qu'ils ont acheté à crédit.

- 41 Il y a également les « brocanteurs ». Ce sont des migrants qui, après avoir sillonné les quartiers de Dakar pour récupérer des objets jetés dans les poubelles ou racheter du matériel inutilisé dans les ménages, viennent au Pakku Lambaay pour y livrer ce matériel quelquefois recyclé. Les procédés sont nombreux. Ils reposent tous sur un sens des affaires. Ceux qui s'y adonnent sont considérés comme le prototype du travailleur de l'informel. Issus du milieu rural, ils n'ont pas reçu d'instruction scolaire ou très peu. On leur colle plusieurs sobriquets faisant référence à leur origine rurale. En wolof, différentes expressions sont utilisées : Kaw-Kaw, Wacc bees, Seer.
- 42 Malick Ndiaye (1993) a analysé cette condescendance des urbains et a montré qu'avec l'ascension irrésistible des travailleurs de l'informel, apparaissent de nouvelles appellations faisant davantage référence implicitement à leur génie économique. C'est ainsi qu'on peut noter le terme Modou-Modou (Modou est un nom fréquemment rencontré au Sénégal, il est considéré comme un nom qui sonne local), ou Baay Xaalis (celui qui garde ou possède en permanence de l'argent, qui le thésaurise). « L'avantage des Modou, c'est sans doute que n'ayant pas de culture scolaire au sens occidental, ils ont dû puiser dans le capital moral et social traditionnel pour faire face, et ce faisant ils ont modernisé ce dernier sans avoir à le renier ni l'abandonner un seul instant, au contraire des intellectuels arabisants ou occidentalisés qui ont dû souvent affronter l'épreuve de l'assimilation » (Ndiaye, 1993).
- 43 L'idéologie confrérique religieuse est le souffle de cette nouvelle race de commerçants et affairistes appelée, faute de mieux, Moodu-Moodu. Cet Islam noir s'inspire d'un soufisme qu'on retrouve fortement chez les principales figures emblématiques des confréries religieuses au Sénégal. Le travail apparaît comme fondamental dans le mouvement mouride. Chez Ahmadou Bamba, Philippe Cout y parle d'un mysticisme réaliste (Copans et al., 1972).
- 44 Au départ, les Bawol-Bawol s'adonnent à des activités insignifiantes qui consistent à ramasser des objets périmés, des bibelots, des rebuts, des gadgets etc. et finalement, ils gèrent des affaires colossales. Aujourd'hui, le terme Bawol-Bawol n'est plus une simple référence à l'espace géographique rural d'origine. Il revêt un caractère extensible et concerne tout homme qui sait trimer, faire preuve d'originalité dans l'art de commercer avec les autres, avoir le sens des affaires et des opportunités, partir d'activités simples et construire une richesse. Les Bawol-Bawol ont mis en valeur des occupations professionnelles jadis considérées comme répugnantes. Ils apparaissent comme les nouveaux héros ayant nationalisé le commerce et rendu accessibles les articles industriels de tous genres provenant d'Europe, de l'Asie et d'Amérique jusqu'alors à la seule portée des couches sénégalaises aisées. Ils sont cités en exemple par de nombreux observateurs.
- 45 Il est important de mentionner que ce type d'activités informelles se développe en marge du système central de l'économie moderne. L'administration de l'Etat est le principal pourvoyeur du matériel et de l'équipement qui y est revendu. Pakku Lambaay est au centre du processus de redistribution fondée sur le clientélisme caractéristique de l'Etat sénégalais. En fait, il y a bien une complicité entre commerçants et cadres de l'Etat chargés de réformer ce type de matériel. C'est pourquoi Penouil (1992) écrit : « Sans le secteur informel, les conséquences sociales des déséquilibres seraient encore plus graves, au point de rendre la gestion politique de la société impossible dans certains pays ».

- 46 Un contrôle de l'administration sur Pakku Lambaay relève presque de l'impossible car il est bâti sur le même principe qu'un réseau social, c'est-à-dire le caractère transversal des rapports sociaux activés pour répondre à des besoins spécifiques. Pakku Lambaay est certes visible mais cette visibilité cache des ressorts solides enfouis servant de fondements au système. Le secteur informel a donc sa rationalité, son mode de fonctionnement propre qui varie d'un domaine d'activité à un autre, d'une aire culturelle à une autre. Mbemba (1989) note : « Les réalités du secteur informel se présentent de manière différente, en fonction des milieux investigués et des types d'activités... Plusieurs facteurs, sociaux, économiques, culturels, politiques, influent sur les mécanismes des activités informelles ».
- 47 La structuration que nous venons de décrire systématise la logique de la médiation en œuvre à Pakku Lambaay. Elle repose sur une verticalité du type de recours. Ce changement de dynamique est un signe des mécanismes de dépendance qui se mettent en place dans le secteur informel qui, en suivant cette logique, perdra de son accessibilité pour les nouveaux migrants et les jeunes sans travail à Dakar. Cette centralité permet au chef de la confrérie et ses alliés d'y trouver un point de ralliement de leurs fidèles. L'Etat pourra également assurer un contrôle social plus subtil sur ces commerçants par la médiation de la confrérie religieuse.

Conclusion

- 48 L'informalité des réseaux que nous venons d'analyser repose sur le fait qu'ils traversent les groupes et les institutions sociales tout en les dépassant. En fournissant un moyen de circulation des biens et des personnes, un espace de réciprocité, d'échange, de dons et d'assistance, ils constituent des « amortisseurs » de la crise. Mais comme le note Pénouil (1992), « les réponses apportées par l'informel sont à la fois essentielles et insuffisantes ». En effet, le secteur informel est bâti sur une précarité. Cette caractéristique est mise en avant par des auteurs travaillant dans différents pays. Aréllano R. (1992) généralise quand il écrit : « dans les pays en voie de développement, on considère le monde de l'informel comme une soupape de sécurité face aux carences de l'Etat pour prendre en charge le développement économique et social de la population. » L'image d'un secteur informel comparable à un « marché pur » dont il parle s'explique par le témoignage de Maldonado C. (1994) du BIT selon qui : « il convient de reconnaître que le phénomène du secteur informel, caractérisé par des unités très restreintes de production et de distribution de biens et services avec de faibles niveaux de productivité et de revenus ainsi que l'absence de la quasi-totalité des formes de protection juridique et sociale, ne peut disparaître rapidement ».
- 49 Pour notre part, nous avons essayé de montrer que le système informel est dépendant du système de solidarité mettant en relief des médiations. C'est pourquoi, à l'image des nouvelles formes de sociabilité se développant en milieu urbain, chaque acteur a un ou des protégés et il a aussi son protecteur. Seulement cette réciprocité n'annule pas l'inégalité dans la reproduction sociale. Le fait que l'ascension sociale est médiatisée par le groupe social rend nécessaire ces espaces de solidarité.
- 50 Il est fort à parier que, le modèle que génère l'informel ou qui s'exprime par lui ne peut s'enrichir que de son informalité. Il entraînera encore plus d'autres formes de mobilisations de richesses nationales. Une couche supérieure riche commence à émerger dans ce secteur, mais les acteurs sont appelés à trouver des formes de cloisonnement de leurs activités rendant les réseaux organisés autour de leur opacité.

Les formes inégalitaires de reproduction s'accroîtront par le recours implacable à la médiation témoignant des limites de l'informalité.

- 51 Toutefois le type de médiation auquel les acteurs du secteur informel font recours montre l'adaptation de l'informalité aux économies de survie et à l'environnement culturel des pays en transition.

BIBLIOGRAPHIE

Antoine Ph., Bocquier Ph., Fall A.S., Guissé Y. Mb., 1992, Etude de l'insertion urbaine des migrants : présentation de la méthodologie de l'enquête menée à Dakar, in : *La ville en mouvement : habitat et habitants*, Eva Lelièvre & Claire Levy-Vroelant (éditeurs scientifiques), L'Harmattan, coll. Villes et Entreprises, pp. 247-257.

Aréllano R., Gasse Y., Vema G., 1992, Le monde de l'entreprise informelle : intervention ou laissez-faire, Centre Sahel, Université Laval, Série Dossiers n°26, septembre 1992, 40 p.

Bocquier Ph., 1992, L'insertion et la mobilité professionnelle à Dakar, Thèse de doctorat d'Université, Université René Descartes, Paris V-Sorbonne, 375 p., à paraître dans la coll. Etudes et Thèses de l'ORSTOM, 1995.

Bocquier Ph. & Fall A.S., 1995, Le recours aux réseaux sociaux pour l'accès à l'emploi à Dakar, *Cahiers d'Etudes Africaines* (à paraître) 20 p.

Copans J., Couty Ph., Roch J., Rocheteau G., 1972, *Maintenance sociale et changement économique au Sénégal, T.1 Doctrine économique et pratique du travail chez les Mourides*, Travaux et Documents de l'ORSTOM, 274 p.

Fall A.S., 1994, Et si l'insertion passait par l'investissement dans des réseaux sociaux ? réseaux formels et informels de solidarité et de dépendance dans les quartiers de Dakar, in : *Les associations paysannes en Afrique. Organisation et dynamiques*, Jean-Pierre Jacob et Philippe Lavigne Delville (Sous la dir. de), Karthala, pp. 293-303.

Fall A.S., 1991, Réseaux de sociabilité et insertion urbaine dans l'agglomération de Dakar, Thèse de doctorat de sociologie, Université Cheikh-Anta Diop, Dakar, 280 p. + annexes 420 p.

Dijk V., 1986, *Sénégal, Le secteur informel de Dakar*, L'Harmattan, coll. Villes et Entreprises, Tome II.

Hugon Ph., 1989, Les politiques d'appui au secteur informel, Centre Sahel, Université Laval, Série Conférences n°15, 10 p.

Maldonado C., 1994, *Une approche globale du secteur informel urbain, Recherche, dialogue social et action concertée*, Communication au Colloque Villes et Développement, Mai 1994, Université du Québec à Montréal, Bureau International du Travail à Genève, 24 p. multigr.

Mbemba I., 1989, Le secteur informel : un aperçu des aspects conceptuels et méthodologiques. Quelques cas de l'Afrique sahélienne, Centre Sahel, Université Laval, Série Dossiers n°4, 35 p.

Mboup A., 1992, Analyse sociologique du phénomène du "Pakku Lambaay", mémoire de maîtrise de Philosophie, Université Cheikh-Anta Diop, Faculté des lettres et des sciences humaines, 133 p. multigr.

Ndiaye, M., 1993, Le cas des "Baay xalis", *Walfadjri*, 19 et 20 octobre.

Pénuil M., 1992, Secteur informel et crises africaines, in : *Afrique contemporaine : Trente années d'Afrique*, sous la dir. Jacques Alibert, La documentation française, Trimestriel n° 164, Octobre-décembre, pp. 70-80.

Pénuil M. & Lachaud J.P., 1985, *Le développement spontané, Les activités informelles en Afrique*, Pédone.

AUTEURS

ABDOU SALAM FALL

Socio-anthropologue, *IFAN/C.A.D.*, Université Cheikh Anta Diop, Dakar

ALIOUNE MBOUP

Anthropologue, Lycée de Fatick, Dakar